

La brise soufflait agréablement ce matin de juin; pour une raison ou une autre, Terrier-Rouge jouit d'un climat merveilleux et sec. La raison vient-elle de ce que cette épau de terre se présente plate comme le dos d'une table ? Je m'imagine que, par sa situation géographique, Terrier-Rouge s'ouvre au vent venu des quatre coins de l'univers et jouit d'un climat tempéré.

Ce jour-là, j'avais fini de prendre le café avec Marie Jo, mon épouse et mes enfants : Jolene, une fillette de six ans, Volvic, un garçonnet de huit ans et Coleene, une fillette de dix ans.

J'écoutais vaguement la discussion des enfants qui profitaient de ces moments de réunion familiale pour pratiquer, si je puis m'exprimer ainsi, leurs dons oratoires. Je m'amusais particulièrement de l'aisance avec laquelle ils « naviguaient » entre des sujets dissemblables. Je me disais que nous autres les adultes auraient dû conserver cet enjouement linguistique, cette légèreté, ce dégagement de la pensée, au lieu de nous accrocher à des raisonnements logiques, rigides, dont la cohérence toujours fructueuse nous laisserait parfois avec un goût de cendre dans la bouche.

Marie-Jo, pour avoir porté ces enfants dans ses seins pendant neuf mois, les avoir allaités et passé des heures interminables avec eux, jours et nuits, pendant que je défendais des clients au tribunal, semblait plus apte à apprécier l'éloquence enfantine et moins ennuyée avec celle-ci.

Antoine Archange Raphael

Par moments, elle intervenait pour rectifier un écart de langage, trancher en « juge », ou combler les orateurs en herbe de baisers maternels.

Tout se déroulait à qui mieux-mieux, comme cela s'était écoulé à la maison depuis plus de huit ans. Rien ne nous préparait à une mauvaise nouvelle, à la nouvelle d'une colique aiguë dont souffrait Théodore Merlin.

« Couse, dit Amalia, Théo souffre d'un mal au ventre. Maman Hermione et moi lui avons préparé des infusions qui d'ordinaire se sont révélées efficaces pour ces genres de malaises, mais, aujourd'hui, elles restent sans effets. »

Elle prit une pause pour rassembler ses idées et se remettre de ses émotions.

Amalia est l'une de mes *cousines favorites*.

Nous avons grandi ensemble, et, du plus loin que je remonte le cours du passé, elle s'est révélée généreuse, obligeante et décente.

Nous avons toujours cru qu'elle coifferait la Sainte Catherine ; heureusement, elle rencontrait l'homme de son cœur et l'épousait sans cérémonie.

Elle a pris l'habitude de m'appeler « Couse », une façon enjouée, plaisante, de me désigner aussi comme son cousin « favori ».

Entre autres, elle avait eu la chance de jeter son dévolu sur Théodore Merlin, un gentilhomme dans toute l'acception du terme.

Le vaudou dans les limites de la loi

Il avait un fond de bonté inaltérable même au moment des adversités. Malgré tout, il ne manquait pas le sens de l'humour, surtout avec ses proches et ceux pour lesquels il avait une grande déférence.

Agronome de profession, il n'avait pas cessé d'élargir sa connaissance dans le domaine de l'agriculture et, à la joie de nous tous, il avait aiguillé souvent nos conversations vers des questions agricoles.

Presque chaque jour, il passait me voir pour un brin de causerie. Et je m'habituais à cette visite quotidienne non seulement parce qu'il était plaisant, mais encore parce qu'il trouvait toujours le bon mot pour me dérider, sans me *scandaliser*.

En outre, mon attachement à cet homme de belle taille, à la poitrine large, aux longs bras, au front noble, au regard franc, venait surtout de ce qu'il rendait heureuse ma cousine Amalia, en l'épousant et en lui faisant quatre jolis enfants : Martha, Raoul, Lolita et Benjamin.

Les dimanches, nos familles se réunissaient dans la cour de notre maison, à l'ombre reposante d'un *Mabi*, cet arbre géant dont les longues branches s'étendaient comme des tentacules innocents et protecteurs ; à telles enseignes qu'il ressemblait de jour en jour à une vraie hutte. Nous pensions l'entourer d'un mur assez élevé pour le transformer en un lieu de divertissement complet. Cette idée venait d'ailleurs de Théo, un vrai esprit inventif et artistique.

« Mama, prononçai-je (ce jour-là), Théo peut souffrir de quelque chose de bénin, d'une indigestion, d'un gonflement (comme on dit chez nous) —que sais-je ? »

Antoine Archange Raphael

Amalia s'apaisait un peu : elle accueillait toujours mon optimisme.

Que de fois ne s'était-elle pas désolée de situations peu reluisantes, mais, moi le « Couse », je lui apporterais des paroles d'encouragement et prédirais des résultats heureux.

Il n'y avait donc aucune raison pour elle de mettre en doute cette note joviale que j'avais avancée dans le dessein d'apaiser ses inquiétudes.

En effet, nous croyions tous, y compris Théo lui-même, qu'il s'agissait d'un de ces malaises dont souffre le corps humain, dont tous les corps humains ont souffert à travers les âges. Nous ne mourrons pas d'une simple colique.

Ma famille et moi, nous nous décidions à visiter cet homme pour lui apporter la sympathie et la chaleur de notre présence. Chemin faisant, nous nous arrêtions pour causer avec des voisins rencontrés par hasard. Nous ne nous empressions pas, car, selon toutes les apparences, il n'y avait pas, comme dirait un avocat, « péril en la demeure ».

Il s'agissait, certainement, d'une colique causée par des recettes naturelles, dont notre cousin par alliance avait le secret. Une petite erreur, une malencontreuse combinaison d'ingrédients, souvent déclenche accidentellement une réaction peu souhaitée dans le corps humain. Je pense aux indigestions fatales à la suite d'un repas normal ou même d'une libation modérée.

Amalia nous avait devancés pour s'occuper de choses et d'autres, mais surtout pour s'assurer de l'apparence de propreté de la maison. Ma cousine ne peut souffrir de voir traîner des objets par hasard au

Le vaudou dans les limites de la loi

plancher, sur la table, partout. Sa maison restait toujours immaculée ; les meubles, époussetés et arrangés à la perfection ; la vaisselle, lavée et prête à servir. D'ailleurs, quelle que soit sa familiarité avec un visiteur, elle entend offrir à celui-ci l'image d'une ambiance de propreté voulue, recherchée, indubitable...

Quand nous atteignons la maison des Merlin, il y avait déjà des visiteurs.

Je reconnus Lorraine Zamor qui pouvait avoir été mon épouse, si les circonstances l'avaient permis.

A cause de sa mère un peu trop entremetteuse, je n'avais pas cru que nous trouverions le bonheur familial.

Ce jour-là, elle resplendissait plus que jamais de beauté et de charme.

Je reconnus également Saül Merlin, un cousin germain de Théo.

Il avait une épicerie au coin de la Rue Bernard, qui d'abord avait périclité : Saül avait eu une pénurie d'argent presque chronique et avait souvent sollicité l'assistance de son cousin Théo pour honorer ses obligations mensuelles.

Par contre, depuis quelque temps, presque soudain, ses affaires fleurissaient au point d'avoir assez de fonds pour entreprendre des constructions rénovatrices de son épicerie.

Celle-ci passerait désormais pour la maison la plus moderne et achalandée de la place. Non seulement elle était le rendez-vous des Terrier-rougéens à la recherche d'un mets appétissant, mais encore, des

Antoine Archange Raphael

voitures, des camions et des autobus chargés de touristes s’y arrêtaient pour déguster des spécialités de la maison.

L’une d’elles consistait en un breuvage ordinaire à base lactée. Saül, dont les talents culinaires étonnaient cependant tout le monde, avait relevé le goût d’un mets aussi simple.

Il ajoutait au breuvage une série d’ingrédients aromatiques dont lui seul détenait le secret.

Pour être spécifique, Saül et ses employés savaient mieux que personne préparer du lait épicée à la vanille, du chocolat glacé, de l’acassan...

Je parle en connaissance de cause, car souvent je me rendais à l’*Epicerie Saint Pierre* pour me délecter de ces préparations gastronomiques exquises.

D’où venait ce changement pour le mieux dans la vie de Saül ?

Personne ne savait.

Nous étions néanmoins tous contents d’un revirement heureux de ses affaires. Nous nous disions que la chance avait souri à quelqu’un de notre connaissance, si assoiffé d’une bourrade du destin ou d’un bon samaritain.

Il y avait aussi chez les Merlin un tas d’autres gens plus ou moins connus de moi. Ils étaient tous des parents proches ou éloignés de Théo.

Ce dernier, un homme de cœur, adopterait tout le monde comme membre de sa « famille » qui s’allongeait à vue d’œil de tous ceux avec

Le vaudou dans les limites de la loi

qui il entretenait des relations : des cousins, des amis, des amis d'amis....

Il était connu des gens de presque tous les départements du pays, allant du Nord au Sud, de l'Est à l'Ouest...Sa correspondance diversifiée témoignait de sa notoriété.

Ce jour-là, il fut à demi couché sur le sofa. De temps en temps, son visage accusait les signes de douleur que sa brave nature essayait de cacher au regard. J'avais l'impression que son cas avait plus de gravité que je ne le pensais, et que mon cousin par alliance avait contracté une maladie aux origines inconnues de la médecine.

Je m'approchai de lui et lui serrai la main.

« Comment vas-tu, mon vieux? m'enquis-je. »

Il fit un geste vague de la main avant de me répondre :

« Pas si mal, sauf que je souffre d'une forte colique.

—Qu'as-tu mangé aujourd'hui ?

—Presque rien, répondit-il en faisant une moue de la bouche. »

Ses yeux se révoltèrent dans son effort de se rappeler des gestes esquissés, ce jour-là. Enfin, il ajouta :

« Pour être plus précis, quand je me suis levé, j'ai dégusté des mangues *Jean-Marie* que Saül m'a données ce matin. C'est tout.

—Oh, je vois.

—De quoi s'agit-il, Maître Ellis ? »

Il fronça les sourcils. Il semblait devenir soudain conscient d'une réalité dont il avait eu jusque-là une vague intuition.

Antoine Archange Raphael

J'avais regret d'avoir ébranlé sa suspicion. Je ne devrais point créer la confusion mentale chez les autres, en un temps pareil. Alors, je m'empressai de clarifier ma pensée, pour éviter une fâcheuse interprétation :

« Rien de bien grave ; sauf que tu peux souffrir d'un cas de gastrite. Il y a certains fruits que je ne mange pas à juin. Les mangues, par exemple, me donnent toujours des coliques si j'en déguste tôt le matin.

—Bon, je n'ai jamais souffert d'un tel malaise auparavant. J'ai l'habitude de savourer des mangues le matin en guise de petit déjeuner. Je m'en vais souvent au champ à jeun, simplement pour faire ripaille de mangues et d'autres fruits succulents. J'ai toujours cru à la bienfaisance d'un tel régime alimentaire.

« Il semble que je me suis trompé...

—Le temps change, mon vieux. Tu dois faire attention à ce que tu mets dans ton ventre. N'oublie pas, mon ami, ton corps représente ton temple, il faut en prendre grand soin. »